

Y a-t-il une Mentalité Balkanique?¹

Antoaneta Olteanu

*L'histoire et la géographie ne sont que des ébauches
sur lesquelles l'humanité vient ajouter les détails²*

A partir des mots de Robert Kaplan, il est beaucoup plus facile de comprendre la grande diversité d'États, grands ou petits, qui morcellent la carte du monde, mais surtout, à propos de l'Europe, l'existence de zones de conflit, disputées, revendiquées par plusieurs nations et qui, effaçant les lignes tracées sur le papier, troublent la vie quotidienne des habitants jetés, souvent, dans des situations de crise par les controverses des politiciens. C'est de la même façon que les Balkans furent eux aussi compris comme un territoire instable – en fait, le contour même de la région n'est pas très clair, les États considérés comme balkaniques différant d'une vision politique à une autre. Or, dans le contexte contemporain de la mondialisation, qui met un accent particulier sur le spécifique national, régional, ethnique des populations intégrées dans la grande Union Européenne, ce mélange ne devrait pas surprendre. En décrivant l'Europe telle qu'il la voyait, l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk proposait l'image suivante : « La carte de l'Europe rappelle une large assiette contenant un plat raté. Côtelette allemande, un tas de pommes de terre russes, de la salade française, des asperges italiennes, dessert espagnol et, à boire, du jus de fruit anglais. Ça et là, des taches de sauce. De la sauce hongroise, de la sauce tchèque, des œufs à la roumaine, maquereau suédois-norvégien et morue en hors-d'œuvres, de la moûtarde du Bénélux, des épinards polonais, des tranches de pain grec, friable, en un mot, un méli-mélo »³.

Un méli-mélo composant un repas, varié, c'est vrai, parfois surprenant, mais où chaque élément distinctif s'harmonise avec un ou plusieurs « ingrédients » voisins ou apparentés. En fin de compte, ce méli-mélo devrait être une constante de la façon de vivre des individus – et ce, malgré des tentatives désespérées, le long de l'histoire, pour tout soumettre à une rigueur de caserne. Théoriquement, tout peut être réduit, simplifié, schématisé, mais, en réalité, le mélange des éléments et les influences collatérales sont bien plus nombreuses et constituent le naturel, le vivant même.

Mais la fragmentation géographique est une réalité, parce que les montagnes divisant la région confèrent à celle-ci un ensemble de traits spécifiques. A l'immense chaîne de montagnes, ayant la forme d'un S renversé, qui s'étend du sud des Carpates à la Turquie anatolienne viennent s'ajouter, à l'ouest, les divisions imposées par les Alpes Dinariques qui traversent la Dalmatie, l'Albanie et la Grèce, se prolongeant vers la mer et formant de nombreuses îles. La région fut, de la sorte, inévitablement divisée en de petites unités, où différents groupements ethniques consolidèrent leurs positions. Les montagnes furent ainsi, maintes fois, un obstacle naturel à des combinaisons régionales, politiques, économiques ou culturelles. Les groupes ethniques se concentrèrent sur le développement de cultures nationales distinctes, d'économies locales et sur l'autonomie politique. D'ailleurs, c'est la montagne qui divisa sur la verticale chaque

¹ Cette étude fait partie du volume *Homo balcanicus. Aspects de la mentalité balkanique*, Ed. Paideia, Bucarest, 2004.

² Robert D. Kaplan, *La răsărit, spre Tartaria. Călătorii în Balcani, Orientul Mijlociu și Caucaz*, Ed. Polirom, Iași, 2002, p.17.

sous-région en zones plus basses, favorables à l'agriculture et à l'élevage, et en zones moins favorables, rocheuses, qui devinrent peu à peu une sorte de lieu d'exil et de refuge pour des groupes ethniques chassés des régions plus attrayantes, de la vallée et du littoral.

De telles différences peuvent être décelées dans les Balkans. Mais elles proviennent des différences inhérentes qui existaient déjà au sein de l'Empire byzantin et de l'Empire ottoman⁴. Peut-être que la plus importante différence (voire la seule ?) est la différence confessionnelle : les communautés orthodoxes orientales, musulmanes, catholiques et évangéliques forment une mosaïque diverse de frontières et d'interpénétrations. Non seulement leurs doctrines diffèrent, mais aussi les pratiques associées, qui incluent les fêtes, les interdits, les rituels, les costumes, la cuisine ou les mœurs sexuelles. D'une grande importance sont aussi les variations du paysage, l'alternance collines-vallées, les régions littorales de la Méditerranée et de la mer Noire, qui entraînent diverses formes de commerce et de communication culturelle avec le reste du monde.

Si les différences, en principe, ne semblent guère nombreuses, voyons quelles seraient les ressemblances du point de vue de la vie quotidienne dans cette région qui, dans une certaine mesure – mais aucune généralisation n'est possible –, montre une sorte d'homogénéité. On a essayé d'esquisser une mentalité balkanique, mais les tentatives ont le plus souvent échoué. Le terme de mentalité balkanique a été utilisé pour la première fois en 1918 par le grand géographe serbe Jovan Cvijic, dans un ouvrage consacré à la géographie humaine, *La Péninsule Balkanique*. Cvijic prenait en considération les caractéristiques psychologiques ou intellectuelles et morales des peuples, qu'il concevait comme le produit d'un ensemble de facteurs prenant son origine dans la nature de l'environnement géographique. Une pareille mentalité est le résultat d'un ensemble complexe de facteurs géographiques, historiques, ethniques et sociaux. Dans son étude d'anthropo-géographie, Cvijic se proposait de structurer l'espace politique des Balkans compte tenu des caractéristiques géographiques et

géomorphologiques de la péninsule, qui se superposaient tout naturellement aux liens et rapports que cette région entretenait avec l'Europe centrale et occidentale ; aussi en arrivait-il à utiliser les termes géopolitiques de centre et périphérie⁵.

Les traits géographiques des Balkans (d'une part, le littoral de l'Asie mineure, relié du point de vue géomorphologique au continent, d'autre part, le bloc continental se trouvant dans le même rapport génétique avec l'Europe) constituent les conditions naturelles de la fusion qui rendit possible le processus bilatéral de l'absorption de la périphérie par le centre et de transformation de l'espace périphérique en un espace central. Ces deux types de caractéristiques géomorphologiques firent de cette région la plus importante périphérie du centre (Asie Mineure et Europe), aussi bien dans l'Antiquité qu'à l'époque moderne. Ce type de relations a fait que les Balkans deviennent un centre dès la période byzantine, mais ce développement a été arrêté par la conquête ottomane qui transforma la péninsule en une périphérie permanente de l'Europe, où l'accent était mis non sur son apport culturel, mais sur son importance politique et stratégique. « En raison des liens établis par ces peuples dès le Moyen Âge avec l'Empire, leurs classes dirigeantes et instruites furent poussées à adopter bien des traits de la civilisation byzantine, ce qui les fit participer à une tradition culturelle commune et finit par contribuer même à la formation de celle-ci. Cette tradition est formée de différents éléments – entre autres, le christianisme de type oriental, la reconnaissance de la primauté de l'Église de Constantinople, la reconnaissance – du moins tacite – du fait que l'empereur byzantin avait autorité sur l'ensemble du monde orthodoxe, l'acceptation des lois romano-byzantines et la conviction que les normes littéraires et les techniques artistiques cultivées dans les écoles, les monastères et les ateliers de l'Empire étaient universellement valables et dignes d'être imitées. L'héritage byzantin de ces pays de l'Europe orientale fut une composante assez importante de leur tradition médiévale pour justifier l'opinion que, à plus d'un titre, ils formèrent une seule communauté internationale »⁶.

Par-delà les différences, plutôt apparentes, les similitudes sont une constante. Nicolae Iorga traite le sud-est de l'Europe sous une perspective culturelle unitaire : « Un seul regard sur ce monde du sud-est de l'Europe suffirait pour révéler combien toutes ces nations sont apparentées par leur origine, combien elles sont liées entre elles par leur développement et combien elles sont solidaires dans leur situation présente. [...] Un village roumain, un village serbe, un village bulgare, un village de la Thrace, à l'exception des territoires près de la mer [...] sont identiques : les mêmes rues, le même alignement des habitations, les mêmes proportions entre la maison, le verger, le potager, et le même jardin fleuri, arrangé, le plus souvent, dans la galerie ou derrière les fenêtres [...]; la modeste maison du paysan, avec son toit de chaume ou de bardeaux, avec sa balustrade aux poteaux sculptés, avec sa galerie aériée d'en face et sa division intérieure identique : la pièce centrale, avec le foyer qui réchauffe les deux pièces voisines, la chambre habitée à gauche, une autre chambre, beaucoup plus large, à droite, celle que les Roumains appellent "la grande maison", "le salon", et qui est destinée aux hôtes ou au visiteurs. L'arrangement intérieur est identique, l'ameublement l'est aussi »⁷.

Paschalis M. Kitromilides n'est pas lui non plus d'accord avec ce concept de mentalité balkanique, considérant qu'il serait le produit de stéréotypes, et donc une réduction nuisible : « Existe-t-il une mentalité balkanique commune ?... La réponse pourrait être affirmative pour ceux qui ont l'habitude de présenter les Balkans à l'aide de stéréotypes conventionnels et qui, par conséquent, mettent le signe d'égalité entre une supposée "mentalité balkanique" et le caractère passionnel, l'état de désordre et le sentiment de chaos associés à cette région du monde – autant d'éléments censés différencier le sud-est de l'Europe et les normes de la vie civilisée de l'Europe du nord-ouest... »⁸. Tous les arguments anthropologiques et psychosociaux en faveur de l'existence d'une « mentalité balkanique » reconnue tendent à se transformer en métaphysique sociale, à moins d'offrir des réponses convaincantes à la question portant sur le spécifique balkanique.

Kitromilides soutient ainsi l'incompatibilité entre la catégorie « mentalité balkanique » et toute structure ethnique et nationale. En revanche, il développe le concept de « structures mentales et d'attitude » dans un contexte strictement historique, spécifique. Il s'agit d'un ensemble de caractéristiques des mentalités, distinct et historiquement plausible, valable pour l'oïkoumène orthodoxe des Balkans du XVIII^e siècle : aussi la spécificité historique est-elle le facteur critique dans la description d'une pareille série de présupposés et de normes récurrentes et pénétrantes, qui définissent l'image d'une collectivité. Parler avec insistance d'une uniformité diachronique nommée « mentalité balkanique », c'est lancer une légende non vérifiée historiquement, susceptible de se transformer en une mythologie fallacieuse⁹. « Une mentalité balkanique commune devient une impossibilité logique évidente dès qu'elle est rattachée causalement à tant d'identités ethniques divergentes, le plus souvent antagoniques et s'excluant mutuellement »¹⁰.

Mais nous ne pouvons limiter nos observations et « simplifications » à l'oïkoumène orthodoxe ou aux différences ethniques, comme le suggère Kitromilides, car souvent l'élément islamique, représenté surtout par la Turquie, en tant que générateur d'influences profondes sur les mentalités régionales, mais aussi par des communautés musulmanes, plus ou moins petites, résidant dans cette partie du monde, entretient une altérité qui fournit ou alimente des éléments syncrétiques, qu'il s'agisse ou non de zones de contact direct. Malgré la différence majeure que nous venons d'évoquer, on peut mettre en évidence, non seulement aujourd'hui, mais aussi à l'époque « d'or » où ces bases communes se sont consolidées, une certaine sympathie, une certaine compréhension d'Autrui, de l'Autre, même par une religion différente et en dépit des hostilités bruyantes de la politique officielle, laïque ou religieuse. C'est ce qui explique la présence, dans le vécu quotidien, de la musique et de la gastronomie, des vêtements et des tissus ou des accessoires spécifiques, des institutions sociales (le café), etc., venus par des canaux jamais fermés, qui permettaient et acceptaient avec curiosité, puis avec joie, toutes ces

extravagances. Un autre argument d'une attitude commune est engendré par l'occupation commune (byzantine, ottomane) sous laquelle se trouvèrent ces populations, ce qui généra des protestations semblables contre les dirigeants étrangers ou locaux, mais ayant emprunté les manières des premiers. Kitromilides en arrivait donc à cette conclusion que la seule solution qui s'imposerait serait une approche anthropologique, dans « une tentative pour récupérer les valeurs communes et les croyances, telles que manifestées dans les comportements et les formes d'expression symboliques originaires »¹¹.

En fait, il nous faut tenir compte de deux niveaux distincts auxquels on peut observer ces différences :

– celui de la société des gens simples, des sujets, des commerçants, des artisans, des paysans, marquée par les plus profondes influences, provenant de périodes différentes mais se prolongeant jusqu'aux premières décennies du XXe siècle et continuant même aujourd'hui, sous des formes nouvelles (le fait que les nouveaux petits commerçants vont à Istanbul pour en ramener des marchandises entretient encore ce goût de l'exotique et du familier, de l'intimité, jamais disparu dans beaucoup des pays de la région) ;

– celui de l'aristocratie locale qui, pendant l'occupation étrangère (ottomane, phanariote) emprunta aux occupants beaucoup des formes du faste oriental. Il est intéressant de remarquer que toutes ces formes, jadis aristocratiques, se transmirent, de haut en bas, jusqu'aux classes inférieures, qui les conserva comme autant de marques de l'aristocratie, tâchant de se les approprier dans une mesure aussi grande que possible. C'est ce qui explique la présence d'objets vestimentaires et d'ornement, de la musique aux influences turques, des tapis à dessins géométriques ou animaliers, de même source, mais surtout des emprunts gastronomiques.

Svetlozar Igov offre, quant à lui, une autre perspective sur la mentalité commune des gens des Balkans. Dans son étude *Homo balcanicus: kārstopātniat čovek*¹² (*Homo balcanicus : l'homme du carrefour*), il met en évidence trois types de mentalité balkanique, selon l'appartenance géographique et la nature

des occupations traditionnelles dominantes (les distinctions ne tiennent pas compte des différences religieuses, qui permettent d'identifier une *Balcania Orthodoxa*, englobant les Bulgares, les Grecs, les Serbes, les Monténégrins, les Roumains, et une *Balcanic Romana*, formée de Slovènes et de Croates) :

a) le type balkanique de base, montagnard, incluant les Albanais, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins, une grande partie des Roumains, auxquels vient s'ajouter la population musulmane. En général, il dispose d'une culture agraire ou pastorale, conservatrice, d'habitude pacifique, au sein de laquelle peuvent prendre naissance des groupes guerriers pour défendre la liberté ;

b) le type méridional, incluant les Grecs et les Croates de la Dalmatie. Ce type de culture hérite la culture antique de la polis, de la navigation et du commerce ;

c) le type pannonien-danubien (les descendants de l'empire des Habsbourg) incluait les Croates continentaux, les Slovènes, les Roumains de la Transylvanie et les Serbes de la Vojvodine. Il s'agit primitivement d'une culture féodal-agraire, devenue petit à petit une culture urbaine de type bourgeois.

Une autre caractérisation intéressante des Balkaniques en général appartient au chercheur bulgare Bogdan Bogdanov, qui saisit plusieurs éléments d'attitude, tant domestique que « de surface », construite pour imposer à un « adversaire » européen, lequel ne s'en est guère formé une opinion positive : « À la générosité orgueilleuse vient s'ajouter, de façon complexe, l'indifférence affichée pour l'argent et les choses matérielles. Ainsi, l'homme balkanique est économe, travailleurs et prudent, pressé qu'il est par la nécessité de stocker des aliments, de construire sa maison – forteresse solide et stable, qui le défend contre les incertitudes du monde extérieur. Par conséquent, le Balkanique est très pratique chez lui. Mais, une fois qu'il se retrouve à l'extérieur de son foyer, il est dépensier, il a un comportement festif et bohème, à mille lieues de ce qu'il est en réalité »¹³. L'individualisme, mais aussi le sentiment de l'orgueil personnel et national sont autant de traits que mettent en

évidence, tout en soulignant le côté négatif, les observateurs européens occidentaux : « A la base de l'amour-propre balkanique se trouve l'individualisme spécifique, issu sans doute de l'ancienne instabilité nationale et de l'occupation étrangère. Là-bas, la seule autorité fiable est l'individu, et non la communauté. Telles sont les pensées inavouées de l'homme balkanique, même si, souvent, celui-ci parle de sa patrie à laquelle il se prétend profondément attaché. Dans le Nord, l'individualisme est beaucoup plus accentué, et la défiance se manifeste non seulement à l'égard de l'État, mais aussi à l'égard de ceux qui vivent au loin. La principale préoccupation individuelle, c'est le foyer, sous ses différents aspects. Au village, la maison peut ne pas être crépie à l'extérieur, alors que, à la ville, on voit se manifester l'amour-propre de l'image extérieure... »¹⁴ Enfin, un autre trait dominant dans tous les pays de la région, héritage « précieux » et toujours actuel de la domination ottomane et phanariote : le maintien et le développement de relations de clan, de parenté, etc. très étroites, pour contrecarrer dans une certaine mesure l'imprévisible du pouvoir officiel : « L'"esprit local" et les rapports de clientèle ou le népotisme sont, en égale mesure, me semble-t-il, l'expression de cet individualisme. La suspicion à l'égard du pouvoir central et l'insistance avec laquelle on favorise ses parents et ses proches sont étroitement liées entre elles et déterminent l'instabilité de la communauté et de la hiérarchie »¹⁵.

Toutes ces délimitations sont à accepter avec réserve. Ce sont, en fin de compte, des abstractions plus ou moins spéculatives, qui essaient de simplifier à l'extrême ce qui constitue, en fait, une multitude de traits formant un peuple ou un autre. Nous sommes marqués par le même subjectivisme, que nous parlions du réductionnisme des stéréotypes ou de l'abstraction anthropologique. Plus encore, toutes les appréciations ne s'appliquent pas à tous les individus analysés. « Lorsqu'on vient à caractériser tout un peuple ou un ensemble de peuples (et l'Occident est un ensemble pareil), les différents représentants de ces peuples se sentent directement visés. Ils commettent une erreur logique grave en

transférant sur eux-mêmes ce que l'on dit de peuples entiers, ou de grands ensembles humains qui se reproduisent au long de plusieurs générations. Un peuple n'est pas seulement une somme d'individus identiques. Le peuple est une unité d'individus différents, un phénomène unitaire. Au sein de chaque peuple, on peut voir tous les types humains possibles »¹⁶.

« Le balkanisme est une réalité devenue mentalité, et la Balkanie est un mythe »¹⁷ dont les traits spécifiques sont : la dichotomie entre la réalité quotidienne des petits peuples des Balkans et l'utopie, l'idéalisme ; l'oscillation continue de la psyché individuelle et collective entre la vie concrète, prosaïque, avec ses vicissitudes, ses difficultés et ses monstruosité, et les aspirations supérieures, élevées¹⁸. Notre étude se propose d'identifier et de souligner ces similitudes qui configurent la mentalité balkanique typique, dont l'existence ne fait aucun doute et qui, individualisant n'importe quel habitant de la péninsule, le place dans le contexte européen et universel, de même que son promoteur, l'homo balcanicus. Pour Victor Papacostea, « Homo balcanicus, l'homme de la péninsule Balkanique – de n'importe quelle région de la péninsule – participe, dans le fond, par sa structure ethnique, mentale et spirituelle, à plusieurs nationalités. Sans nier, loin de là, la différence spécifique qui le relie à la totalité des membres de la nation au sein de laquelle il est né et dont il parle la langue, nous constaterons cependant que, en plus, il est aussi membre, par des liens organiques, venant d'une complexe et longue ascendance, de la grande communauté balkanique »¹⁹. Si le Commonwealth byzantin a donné naissance au byzantinisme, celui d'après Byzance a produit les influences turque et grecque, et au siècle des nations le balkanisme est apparu²⁰. La même idée de plurilinguisme et, plus encore, d'appartenance à une façon d'être propre aux Balkaniques a été surprise par Marianne Mesnil : « Sur un territoire où, dès les temps les plus reculés, la fluidité des frontières est une règle, et le multilinguisme une pratique, un tel homo balcanicus habitué à entrer en contact avec les nations les plus diverses (dans le sens médiéval du terme : des étrangers, nés

en un seul lieu) connaît mieux que personne l'art d'entretenir des relations avec "les autres", dont il a souvent appris les langues et dont il respecte la religion, s'il ne la partage pas. Ainsi nous avons affaire à une sorte de "caméléonisme" de l'homo balkanicus, qui consiste précisément en cette capacité qu'il a de gérer des relations multi-ethniques, multilinguistiques, multiconfessionnelles – tandis qu'il adapte en quelque sorte sa propre "identité" à celle de l'autre et qu'il lui attribue une dimension rationnelle, négociable »²¹.

N'oublions d'autre part pas que, en général, le balkanisme est un discours qui stigmatise et à travers lequel cette partie de l'Europe est opposé à l'Occident civilisé. Malgré des origines plus récentes, même les Grecs d'aujourd'hui ont du mal à faire reconnaître leur européité – alors que l'ancienne Grèce est considérée comme le berceau de la civilisation ! – et passent pour des Balkaniques au « visage européen ». Dans de telles conditions, qui voudrait assumer son appartenance à ce type de mentalité ? C'est pour cette raison que les nations nouvellement créées ont essayé (et ce processus dura des siècles) de se débarrasser de l'image des Balkans non civilisés. Le processus de constitution nationale et d'autodétermination fut imposé par les élites culturelles, sur les modèles traditionnels occidentaux (émancipation, souveraineté politique et authenticité culturelle, droit national de participer à l'histoire, dignité nationale et désir de reconnaissance internationale, etc.). Cependant, comme il s'agissait d'États petits et périphériques, ces nations se laissèrent prendre au jeu contradictoire entre le normatif et le factuel : entre l'impératif moderne (la nation doit être une agence historique de sa propre émancipation) et leur insignifiance dans les combats entre les Grandes Puissances. Internalisant tant le trauma émotionnel de la non reconnaissance (invisibilité publique et historique), que le trauma moral (leur échec dans l'accomplissement de leur destinée historique), les idéologies et les cultures des nations du sud-est de l'Europe ont toujours affiché un souci obsessionnel. Elles ont essayé

de compenser leur insignifiance géoculturelle par des représentations de soi. De la sorte, elles ont reproduit indéfiniment l'image idéologique de leur authenticité et la différence par rapport à leurs voisins²². Tous ces efforts de différenciation, destinés à produire des politiques nationales distinctes de représentation (institutionnelle, politique, militaire) se sont heurtés à l'inflexibilité de la notion occidentale de balkanisme, qui occultait les différences et percevait cette région dans une perspective macro-coloniale. Malgré l'existence de spécialistes prestigieux, de chercheurs, de diplomates, de journalistes qui ont saisi ces différences, les médias occidentaux ont continué de produire l'image d'un ensemble obscur du point de vue géopolitique et culturel, inutilement fragmenté, où des tribus minuscules, non reconnues, et de petits États agressifs mettaient en scène, en miniature, des drames que les Européens avaient depuis longtemps oubliés : haine réciproque, guerres sauvages sous le signe de nationalismes hystériques ou idiosyncrasiques, oppression culturelle, purification ethnique. En 1921, le journaliste Paul Scott Mowrer offrait la première image complète du phénomène de la balkanisation, en saisissant des traits qui, aujourd'hui encore, marquent la mentalité occidentale : « La création, dans une région de races métissées sans espoir, d'un mélange de petits États, avec des populations plus ou moins arriérées, faibles du point de vue économique et financier, avides, intrigantes, épouvantées, une proie idéale pour les machinations des grandes puissances et pour les impulsions violentes, dues à leurs propres passions »²³.

En effet, le spécifique de l'Europe de l'Est par rapport à l'Europe occidentale réside moins dans le fait que les frontières d'État ne coïncident pas avec les frontières ethniques (parce que cela existe aussi en Occident), que dans le caractère extrêmement récent et fragile de ces frontières. Et la déstabilisation des Balkans n'est pas provoquée par la diversité ethnique ou culturelle, mais par la crise, surtout politique, sociale et économique²⁴.

NOTES :

³ Andrzej Stasiuk, *Jurnal de bord* [Journal de bord], dans le vol. Iuri Andruhovič, Andrzej Stasiuk, *Europa mea* [Mon Europe], Ed. Polirom, Iași, 2003, p. 117.

⁴ En parlant de l'Empire ottoman, par exemple, les historiens soulignent les grandes différences régionales – notamment en Bosnie, Roumélie et en Afrique du nord, soit dans le domaine de l'agriculture, soit quant à la façon dont chaque jeune État national a accepté l'héritage ottoman.

⁵ Il convient de retenir que c'est le savant roumain Victor Papacostea qui a, le premier, jeté les bases de l'étude systématique de la vie des peuples des Balkans, notamment par l'intermédiaire de l'Institut d'études et de recherches balkaniques, qu'il a fondé en 1937. L'Institut édita même une revue internationale, « Balcania », où furent énoncés les principes de la balkanologie.

⁶ Dmitri Obolenski, *Un commonwealth medieval: Bizanțul. Europa de Răsărit. 500-1453* [Un commonwealth médiéval : Byzance. L'Europe de l'Est, 500-1453], Ed. Corint, București, 2002, p. 9.

⁷ Nicolae Iorga, *Le caractère commun des institutions du sud-est européen*, Paris, 1929, pp. 3-7.

⁸ Paschalis M. Kitromilides, „Mentalitate balcanică” – istorie, legendă, imaginație, [« Mentalité balkanique » – histoire, légende, imagination], dans le vol. *Balkanismul* [Le Balkanisme], „Secolul 20” [Le XXe siècle], nr. 7-9, 1997, p. 76.

⁹ *Apud* Maria Todorova, *Balkanii și balkanismul* [Les Balkans et le balkanisme], Humanitas, București, 2000, p. 283.

¹⁰ Paschalis M. Kitromilides, *op.cit.*, p. 79.

¹¹ *Idem*, p. 80.

¹² Dans le vol. Gheorghe Dimov (ed.), *Literaturno-estetičeski procesi na Balkanite*, Sofia, 1994, p. 54.

¹³ Bogdan Bogdanov, *Homo balkanicus*, dans le vol. *Balkanismul* [Le Balkanisme], „Secolul 20” [Le XXe siècle], nr. 7-9, 1997, p. 72.

¹⁴ *Idem*, pp. 72-73.

¹⁵ *Ibidem*, p. 73.

¹⁶ Alexander Zinoviev, *Occidentul. Fenomenul occidentalismului* [L'Occident. Le phénomène de l'occidentalisme], Ed. Vremea, București, 2002, pp. 50-51.

¹⁷ Constantin Geambașu, *Homo balcanicus*, dans le vol. *Ipostaze lirice și narrative* [Hypostases lyriques et narratives], Ed. Medro, București, 1999, p. 139.

¹⁸ *Idem*, p. 142.

¹⁹ Victor Papacostea, *Balkanologia* [La balkanologie], dans le vol. *Sud-Estul și contextul european* [Le Sud-Est et le contexte européen], VI, 1996, p. 71.

²⁰ Alexandru Duțu, *Y a-t-il une Europe Orthodoxe?*, dans le vol. *Sud-Estul și contextul european, VII, Cultură și solidarități în „Europa ortodoxă”*, [Le Sud-Est et le contexte européen, VII, Culture et solidarités dans l'« Europe orthodoxe »] București, 1997, p. 17.

²¹ Marianne Mesnil, *Kosovo 1999: explozia întârziată*, dans le vol. *Balcani după Balcani* [Les Balkans après les Balkans], Ed. Paideia, București, 2000, pp. 35-36.

²² Aleksander Kiossev, *The Dark Intimacy: Maps, Identities, Acts of Identification*, dans le vol. Bjelić, Dušan I., Savić, Obrad (ed.), *Balkan as Metaphor. Between Globalization and Fragmentation*, Cambridge, Londra, 2002, p. 180.

²³ Paul Scott Mowrer, *Balkanized Europe: A Study in Political Analysis and Reconstruction*, *apud* Maria Todorova, *op.cit.*, p. 63.

²⁴ Dominique Belkis, *Ethnicité et nation dans les Balkans (1)*, dans *Regard sur les Europes: une anthropologie impliquée dans les Balkans*, nr. special de L'ARA (Association Rhône-Alpes d'Anthropologie), nr. 44/1999, pp. 24, 25.